

**Pour une anthropologie de la communication 4 : le sens  
du mot "communication" dans les dictionnaires et  
encyclopédies**

Odile Riondet

► **To cite this version:**

Odile Riondet. Pour une anthropologie de la communication 4 : le sens du mot "communication" dans les dictionnaires et encyclopédies. 2005. sic\_00001389

**HAL Id: sic\_00001389**

**[https://archivesic.ccsd.cnrs.fr/sic\\_00001389](https://archivesic.ccsd.cnrs.fr/sic_00001389)**

Preprint submitted on 28 Mar 2005

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## Pour une anthropologie de la communication (4)

### 2. Le sens du mot *communication*

#### 2. I. Comparaison des dictionnaires

Le dictionnaire *Robert* articule le concept de *communication* en cinq points : le fait de *communiquer*, *d'établir une relation* (c'est dans cette acception que l'on parle de sciences de la communication), *l'action de communiquer* et *son résultat* (ce qui renvoie alors à l'expression), le contenu (*ce qui est communiqué*, comme une nouvelle ou un renseignement), les *moyens techniques*, et enfin *ce qui permet le passage* (par exemple une porte). Dans le *Larousse*, les mêmes items se retrouvent, mais l'organisation diffère. On y dénombre huit sens différents: le fait *d'être en relation*, l'action de *transmission* (mais cette fois-ci le résultat n'est pas mentionné), *l'action de mettre en relation*, l'utilisation d'une *technique* et la *jonction entre deux lieux*. De plus, le *Larousse* autonomise en trois définitions des items qui, dans le *Robert*, sont convoqués à titre d'exemples. La communication au sens *d'exposé*, pour le *Robert*, n'est qu'un exemple de *la chose communiquée*. De même, le fait de *donner une image de soi* est rattaché pour le *Robert* au fait de *communiquer*. Et la *réception d'un dossier pour consultation* est rattachée dans le *Robert* à *l'action de communiquer et son résultat*.

On retiendra d'abord que, pour les deux dictionnaires, le mot *communication* renvoie à tous les instants du processus, intègre la durée de l'acte de communication. La communication est *l'avant* du contact, le moment où il est seulement envisagé comme ouverture possible à la relation. Elle est encore *l'instant* où un lieu, un acteur ou une technique favorise le contact entre deux interlocuteurs ou deux objets : action de mettre en relation, entrée en relation ou mise en relation par un tiers. Elle est aussi sa *durée* (être-en-relation). Elle est enfin *la réponse* (le résultat). La communication concerne la totalité de ces instants: l'impulsion, la rencontre, la durée, une éventuelle réponse.

En second lieu, par des expressions comme *entrée en relation*, *mise en relation*, *résultats*, on sous-entend une action et une rétroaction. On entre en relation avec un interlocuteur et le résultat d'une communication peut être une réaction. Mais qui sont les acteurs d'une communication ? L'émetteur, comme ce qui ouvre le passage, n'est pas forcément humain, l'action de communiquer peut être humaine ou ne pas l'être, son agent n'est pas univoque. Le terme préserve la possibilité d'une intention tout en désignant aussi un état de faits (permettre le passage) indépendamment de toute intention: ce qui autorise le passage peut être une machine, une crevasse, un phénomène naturel ou intellectuel (une explication).

Ce qui autorise le passage peut être mécanique ou naturel, mais le processus de communication n'a-t-il pas besoin d'être perçu comme tel pour exister, d'être nommé au moins par son initiateur ? Une volonté de communiquer peut ne pas trouver de destinataire (la bouteille à la mer). Une communication peut être faite à quelqu'un auquel on ne s'adressait pas (la voix entendue derrière la porte, disant des choses qui ne vous sont pas destinées). Elle implique au moins un agent (qui initie la communication), au moins un instrument (outil de communication), au moins une ouverture (comme un passage physique entre deux lieux). Fonctionne-t-elle réellement sans un interlocuteur ? Pour *l'Encyclopaedia universalis* de 1993 «*télécommunication et téléaction [...] permettent de se dispenser d'interlocuteurs et assurent l'unilatéralité* ». Ainsi, on pourrait parler de *communication* à propos d'un locuteur sans interlocuteur ou sans un interlocuteur confirmant sa présence immédiatement : il peut être improbable ou différé. Ainsi, la communication serait le passage de l'information, quelles qu'en soient les conditions, qu'il y ait ou non réception et retour,

qu'il y ait ou non quelqu'un capable de décrypter les signaux émis au moment où ils le sont. Mais peut-être alors est-il nécessaire qu'il y ait un observateur pour dénommer *communication* ce passage d'information. Pour reprendre l'exemple de la bouteille à la mer, celle-ci n'est communication certaine qu'à deux instants : celui où elle est lancée par un naufragé et celui où elle est retrouvée - même trop tard. Si elle sombre définitivement, elle ne peut avoir le sens d'une communication pour le fond de la mer.

Car la communication est *entrée en relation* ou *mise en relation*, rencontre d'acteurs par le travail d'un médiateur (ou d'un médium). Le médium ou le médiateur est technique ou relationnel, humain ou mécanique. Mais le médium ou le médiateur ne se contentent pas d'ouvrir le passage comme par mégarde: ils sont là explicitement pour cela. La mise en communication n'est pas alors fortuite: elle est le fruit de la médiation. Pour *l'Encyclopaedia universalis*, ce champ du médium ou du médiateur renvoie essentiellement aux travaux des années cinquante et soixante<sup>1</sup>. Mais on pourrait considérer que la *médiologie* s'en préoccupe à sa manière, tout comme l'anthropologie, avec des auteurs tels que J. Goody.

En troisième lieu, on notera que le mot *communication* peut désigner un contenu, à partir du moment où l'accent est mis sur les conditions de la parole. Pour les deux dictionnaires, la communication au sens de *la chose communiquée* est l'exposé. On pourrait considérer que le fait de *donner une image de soi* constitue aussi un contenu. Or, aucun des deux dictionnaires ne retient cette solution. *Donner une image de soi* est rattaché au *fait de communiquer*. La communication globale, non verbale et verbale à la fois, en jeu dans l'image de soi, est distincte de ce qui est ici dénommé *chose communiquée*. Qu'est-ce qui distingue une *chose communiquée* d'une image donnée ? Les conditions de la prise de parole. Utiliser le terme *communication* pour désigner un contenu se fait dans un cas précis, lorsque le contenu est moins important que les circonstances. On pourrait dire que le terme de *communication* est alors utilisé en quelque sorte par image ou par antonomase : ce qui est désigné par là est en réalité moins l'information elle-même que la totalité de la situation.

La communication est un processus, fonctionnant grâce à des acteurs, qui mettent en circulation des contenus même si, dans la perspective de Shannon et Weaver, on utilisera plus justement le mot *d'information* pour désigner les contenus<sup>2</sup>. La communication sera alors le fait de reconnaître l'analogie et les différences entre deux informations, d'évaluer l'originalité d'une information par rapport à une autre, et de décider laquelle est la plus remarquable ou la plus efficace dans un contexte donné. «Pour qu'il y ait communication, il faut nécessairement que les communicateurs (émetteur et récepteur) disposent de moyens d'information aux sens physiques et mathématiques du mot, c'est-à-dire d'au moins deux éléments discriminables par un détecteur de différences (par exemple un appareil perceptif humain ou encore une machine), et susceptibles d'être opposés dans une alternative telle que la probabilité d'apparition d'aucun des termes dans un message ne soit ni nulle ni certaine.»<sup>3</sup>. La communication est la possibilité de percevoir, non ce qui est perçu; la capacité à discriminer parmi des possibles; l'opération de déchiffrement de quelque chose qui émerge ou se manifeste, qui aurait pu sortir ou ne pas sortir, que l'on n'attendait pas forcément, mais qui n'était pas totalement improbable. La communication n'est pas ce qui émerge, mais une *ouverture à l'émergence*, doublée d'une capacité de reconnaissance. Il pourrait s'ensuivre toute une réflexion sur l'acte intellectuel complexe de l'ouverture à l'autrui comme du repérage des différences. Mais la proposition de Shannon et Weaver la proposition fait l'impasse sur ce qui constituerait des volumes d'analyse phénoménologique. Elle manifeste clairement, dans la structure même de la phrase et le choix des

---

<sup>1</sup> O. Burgelin, Communication de masse, *Encyclopaedia universalis* 2004.

<sup>2</sup> R. Pagès Les processus de la communication, *Encyclopaedia universalis*, 2004.

<sup>3</sup> Shannon et Weaver, *Théorie mathématique de la communication*, CFPL, 1975.

termes, la priorité donnée à l'analogie entre la perception humaine et la discrimination par une machine. On peut s'interroger sur l'étroitesse de la définition ainsi donnée du « traitement de l'information ». On peut regretter que, à peine évoqué, son contenu potentiel soit immédiatement clos par le langage employé, qui renvoie cet acte uniquement à un traitement formel, pour favoriser la comparaison posée.

Nous avons mis en évidence une difficulté : la communication est un processus et il est plus difficile de décrire un processus qu'un fait, plus simple de décrire des instants arrêtés qu'un mouvement. Nous en avons ici une deuxième : quelqu'un va nommer *communication* ce à quoi il assiste ou participe. Qu'on le veuille ou non, il faudra toujours à un moment ou à un autre en arriver à exprimer la communication comme expérience ou pensée.

Le terme apparaît alors comme terriblement complexe. Il désigne quelque chose de palpable et d'observable (un phénomène, des techniques) ; et en même temps de l'impalpable, un processus, une impulsion, une volonté, une opération mentale (la décision d'entrer en relation, le déchiffrement d'une différence). Le contenu de ce qui est communiqué lui-même n'est jamais précis et constant, mais peut être n'importe quel signe sur n'importe quel support, renvoyer à des réalités radicalement différentes, obligeant alors à penser la communication à un haut niveau d'universalité et d'abstraction. Peut-être est-ce l'une des raisons qui rendent difficile la perception d'une unité disciplinaire.

La partie encyclopédique du *Larousse* ou *l'Encyclopaedia universalis* éprouvent quelques difficultés à situer la communication parmi les disciplines. Si on la définit par ses champs d'application, elle est forcément éclatée. A un certain moment, qu'est ce qui relie une étude sur l'impact des débats télévisés dans le choix politique des électeurs; une autre sur l'échange des signaux non verbaux entre le nourrisson et sa mère; une troisième sur les performances d'utilisateurs de bases de données en fonction de leur niveau d'expertise; une quatrième sur la relation à l'image d'un amateur d'art ; une cinquième sur l'économie des revues numérisées; une sixième sur les usages du téléphone mobile en entreprise, etc. ? Si on définit la communication par ses méthodes, elles apparaissent hétérogènes, portées par les différentes disciplines dont relèvent les applications. Alors, la communication est-elle un fait en soi, qui mérite une reconnaissance disciplinaire, ou un fait partagé entre des disciplines, ou enfin un sous-ensemble dans une discipline ? Le *Dictionnaire encyclopédique Larousse* renvoie à l'éthologie pour la communication animale; à l'informatique pour la communication homme-machine ; à la sociologie pour les mass-médias et les théories. *L'Encyclopaedia universalis* organise la communication en trois ensembles : le processus de communication, la communication animale (qui renvoie à l'éthologie) et la communication de masse (qui relève de la sociologie). Comme nous l'avions déjà relevé pour les médias de masse, le processus de communication est traité à travers des auteurs des années 50-70 : Shannon, Weaver, Morris, Lewin, Flament, Maisonneuve, Moscovici, Jakobson. On notera une différence significative entre l'édition de 1993 et l'édition de 2005. Pour la première, il serait abusif de parler d'une *théorie de la communication*. Il n'y a pas de théorie unitaire, mais des fragments de théorie. « Un domaine peu à peu émergent, objet de recherches et théories hétérogènes dont la coordination, si peu qu'elle avance, reste à l'aire. » La deuxième propose une introduction à l'ensemble « communication » et un article sur le processus lui-même. L'introduction s'appuie sur la variété des significations du mot : la communication est locomotion, déplacement, échange de signes. L'héritage structural (les comportements et discours comme combinatoire) est revendiqué. Et les transformations de la communication humaine par tous les moyens médiatiques et technologiques permettent d'ajouter les notions de *téléaction* et *télécommunication*. Quant au processus de communication, il renvoie en premier lieu à Shannon et Weaver, à la notion de réseau de communication dans la psychologie

sociale, ce qui permet d'honorer tant la communication entre deux sujets que la communication dans les organisations et de s'interroger sur les structures qui l'organisent. L'analyse des messages portera logiquement alors sur les conditions de leur émission et sur leur visée, notamment lorsqu'il y a tentative de persuasion. C'est pourquoi le terme d'*interemprise*, qui prend en compte la dimension sociale, est considéré comme plus approprié que celui d'*interaction*.

La communication comme discipline apparaît comme rattachée à trois origines principales : l'informatique, la sociologie et l'éthologie. L'informatique renvoie à un domaine assez mince, puisque sont nommées les interfaces physiques du dialogue homme-machine (le clavier, l'écran, la souris...). A l'inverse, la communication des animaux est extrêmement développée dans *l'Encyclopaedia universalis*. De même que la théorie de la communication ou de l'information, rattachée à la sociologie : il y a un fait de société à la base de l'emploi du mot *communication*: la société se transforme en faisant circuler des signes au lieu de personnes ou de choses, ce qui est un fait social en même temps qu'un fait technique. Pour le Larousse aussi, le schéma de Shannon et Weaver fait partie de la sociologie, et l'analyse du processus de communication renvoie tout particulièrement à la micro-sociologie : on se demande alors comment une communication s'organise, quels rapports elle construit entre des structures idéologiques, des techniques sociales ou des démarches scientifiques. Les émissions de messages et leur réception varient en fonction des individus et de paramètres personnels et statutaires. L'organisation de la communication recouvre en partie l'organisation sociale. La théorie de la communication se fait théorie des réseaux (réseaux physiques, réseaux sociaux).

Que retenir alors de ce passage en revue ?

- La communication est un processus. C'est ce qui la rend si abstraite, car un processus peut s'appliquer à des situations très différentes. Elle intègre toutes les étapes (impulsion, rencontre, être-en-relation, réponse). On comprend pourquoi la cybernétique se présente comme la méthode désignée pour la description d'un processus qui, dans les faits, ne s'arrête jamais, passant d'un individu à l'autre, d'une génération à l'autre, d'un pays à l'autre. On pourrait interroger cette visée épistémologique.
- On peut pressentir un débat important concernant la place des acteurs dans une communication. y a-t-il une communication sans un acteur humain pour l'interpréter en lui donnant un sens, la communication existe-t-elle sans un interprète qui la déchiffre, le monde a-t-il un sens avant la perception que j'en ai ?
- La communication apparaît moins comme une combinaison à deux termes (un émetteur et un récepteur), ni même deux termes dans un contexte, mais une organisation à trois pôles : un locuteur, un interlocuteur, et ce qui les met en communication. Et l'on comprend qu'une réflexion sur la médiation puisse être estimée importante.
- A partir de la description formelle de Shannon, on peut s'interroger sur ce qui fait la puissance d'un *détecteur de différences*, pour reprendre son expression. Comment parvient-on à trouver un sens à partir de données différentes ? Cette émergence du sens comme décision d'un agent qui voit, sélectionne, choisit, comprend, semble avoir été inégalement exploitée. On pourra alors se demander ce que donnerait une approche phénoménologique du fait de communication.
- Les analogies et les continuités entre l'éthologie animale et l'éthologie humaine sont indéniables. Peut-on parler d'une *grammaire du comportement*<sup>4</sup> comme il y a une grammaire de la langue ? Et quelles sont alors les correspondances entre les deux ? Si le langage est le propre de

---

<sup>4</sup> On peut penser ici aux travaux de Schefflen.

l'homme, parallèlement le comportement a une intelligence. C'est cette articulation du langage et du comportement qui caractérise l'approche éthologique.

- L'autre frontière posée par la communication est celle de l'homme avec la machine. Malgré la pauvreté des références des dictionnaires, qui ne renvoient qu'aux diverses parties de l'ordinateur (écran ou clavier), la relation homme-machine fait partie de la communication. Or cette relation repose sans doute moins sur des outils que sur la construction de dialogues, donc sur la part logicielle.

L'unité du champ n'est pas reconnue universellement dans le domaine scientifique. Mais les sciences naissantes ne sont-elles pas toujours constituées dans les marges des autres ? Et le fait qu'il y ait une querelle - ou au moins un débat - sur la communication comme discipline n'empêche pas de s'interroger sur la réalité décrite par le mot. Toute science est dépassée par la réalité qu'elle décrit, chacune n'est qu'une tentative pour ordonner un réel débordant. Il existait, avant toute sociologie, un univers hiérarchique, des luttes, des haines, des coopérations personnelles ou organisées, des générosités, un esclavage, des riches, des maltraités, des abus de pouvoir. La sociologie en propose une lecture, dans un ordre à la fois opérationnel et relatif. La lutte des disciplines pour affirmer leur présence sur le marché intellectuel, comme aurait dit Pierre Bourdieu, ne doit pas être confondue avec l'imposition inéluctable de vérités. On peut alors s'interroger sur l'irruption de cet axe de compréhension et sa constitution comme tentative de dire quelque chose d'inédit en tant que *science humaine*.

Joignons maintenant ces observations à celles faites antérieurement concernant le sens du mot *anthropologie* dans les dictionnaires. Nous avons un objet *humain* souvent inscrit en creux dans des textes qui traitent de communication, relation, information entre les individus ou des individus et leur environnement. Le projet de compréhension de l'humain dans sa dimension communicationnelle ou relationnelle implique la perception d'individus interagissant en fonction d'une médiation qui les unit. Il est porteur, dans sa tentative de modélisation, d'une tension qui semble avoir été jusque là inégalement exploitée entre une définition machiniste du comportement, et une possible phénoménologie, infiniment moins travaillée.